

Photos: DR



A 43 ans, Antoine Jaquier, animateur socioculturel le jour, sort son premier roman.

VOYAGE AU BOUT DE L'AIGUILLE



«Ils sont tous morts»

Aux Editions L'Age d'Homme (277 p.), en librairie dès jeudi et au Livre sur les quais, Morges, du 6 au 8 septembre.

LIVRE Antoine Jaquier publie le roman coup-de-poing de la rentrée. Le récit de gamins paumés entre la dope et la campagne vaudoise des années 80. Alors, oui, «Ils sont tous morts». Sauf la littérature.

«**B**on Dieu, mais pourquoi ça m'arrive? J'ai pas t viol et m me pas maltraité. Depuis ma tendre enfance, j'ai perçu le problème. Je suis de ceux qui souffrent, s' corchent sur une parole et se vexent en silence. J'ai besoin d'un refuge et les drogues m'ont sauvé.» Avant qu'elles ne les tuent, lui et ses camarades de d fonce.

Celui qui cause, c'est Jack. Le narrateur. Un petit gars planté dans la campagne vaudoise qui, depuis qu'il ne cherche plus trop comprendre, cherche un shoot. L'ultime but de ceux qui n'en ont plus. Son avenir touffé dans un shilom, son frère est s ropositif, sa mère est d sesp r e et son amour pour Chlo se partage comme une seringue. M me un braquage maladroit ou une fuite en Asie (et en avant) n'y changeront rien: «Ils sont tous morts». Du moins, ils le seront la fin de l'histoire.

Si Antoine Jaquier tue le suspense dans le titre, c'est pour mieux prendre le lecteur aux tripes. Pour mieux s'engouffrer dans le quotidien lancinant de ces jeunes adultes qui ne le seront jamais. Pour mieux envahir le

vide d'une poignée d'existences qui n'int ressent personne. «On est hors statistiques: nous, on n'existe pas, d'ailleurs on ne vote pas, l'armée on ne la fera pas, travailler on veut pas.» Le premier roman du Lausannois de 43 ans, paraît jeudi aux Editions L'Age d'Homme, d tonne dans la nu e de bouquins qui assi geront les librairies la fin du mois.

Une fiction nourrie par le vécu

Pour un premier essai, c'est un coup de génie. Les verbes ne s'embarrassent pas de complétement lorsqu'ils doivent se glisser entre une jaculation paresseuse et une overdose manquée. L'encre vient du ventre. L'humour et le destin sont noirs. Pas le roman. Un roman qui vise juste. Car, en tenant habilement la vulgarité et la morale à distance, Antoine Jaquier plante la plume dans son récit comme sa sœur plantait l'aiguille dans son bras.

Sans avoir lui-même sombré, la drogue, cet animateur socioculturel la connaît. «1980, c'est le début du sida. Dans la campagne vaudoise, cette époque, il n'y avait rien pour

accueillir les jeunes. Les occuper. Les guider. Ma sœur et ses amis se retrouvaient dans le même appartement s' changer les fluides et les seringues. A tout tester. Ils sont tous morts.»

Son récit, une pure fiction, il l'a commencé il y a une dizaine d'années. Un antidote à la douleur d'avoir perdu une sœur qui a peut-être eu moins de chance que lui. «Il n'y a jamais qu'un seul facteur de risques. L'éducation joue un grand rôle, l'environnement, les amis aussi. Et la fragilité de chacun», tente de comprendre Antoine. Difficile de ne pas tenter. «J'ai tout essayé bien sûr. Jusqu' l'héroïne. Je n'y ai rien trouvé. Ceux qui plongent y trouvent la bague qui les fera tenir le coup un moment. Mais pas longtemps.» Après s'avoir travaillé avec des jeunes lac r s par les dépendances de toute sorte, il a choisi d'empoigner le problème en amont. «C'est avant le grand saut qu'il faut prendre en charge les gamins. C'est ce que je fais aujourd'hui.»

Un constat qui transpire toutes les pages d'«Ils sont tous morts». Un récit d'nu d'illusions (et d'em-

phase), dans lequel les solutions, les expériences, les plans de vie et les bonnes solutions sont aussi rares que pathétiques. Le lecteur assiste la lente agonie d'une jeunesse qui s'exile Bangkok pour mourir avec du pognon braqué dans des banques suisses. Jack et sa bande, eux, y croient pourtant. «J'aime de j ce pays, les bruits assourdissants et les odeurs enivrantes de la rue toute proche me remplissent l'âme d'un sentiment de bonheur, d'un sentiment de dj -vu. J'ai l'impression d'être ma place pour la première fois de ma vie.» Un mirage. Comme ceux qu'ils s'infligent par tous les pores. Car, dans cette course perdue d'avance, un gramme suffit balayer, pour une heure ou un jour, le poids de toute une vie.

Sans surprise, Bret Easton Ellis a hanté les premiers mois de l'écriture. Kerouac, aussi. Et, après quelques nouvelles planquées dans son tiroir, il a lancé le gros œuvre. «Un jour je me suis dit: pourquoi pas moi?» La meilleure question qu'il se soit jamais posée.

● FRED VALET

fred.valet@lematin.ch